

St Joseph, St Paul

Ces prisons ont fait partie de mon environnement pendant 30 ans, j'avais fait une série de photos de nuit dans les années 90. Après leur fermeture, les archives municipales de Lyon m'ont missionné pour faire un reportage.

Mon premier contact avec St Joseph et St Paul début février 2012, a eu lieu un jour où il avait neigé dans la nuit. La cour était immaculée, un silence cotonneux enveloppait les bâtiments gris et sales, ce qui renforçait le sentiment d'oppression.

J'ai arpenté ces prisons vides, sur 3 mois, une sensation ne m'a jamais quitté, une sensation d'étouffement, difficulté à respirer, j'ai jamais pu passer une journée entière dans les murs, il me fallait une coupure.

Un jour, je suis resté jusqu'à la nuit, j'avais passé l'après midi dans les cellules à photographier, je voyais à travers les barreaux, le ciel bleu, quelques nuages blancs et puis peu à peu, la nuit est venue, les lumières se sont allumées et là, j'ai été pris d'un terrible sentiment, mélange de chagrin et de désarroi, m'imaginant être enfermé là pendant des années.

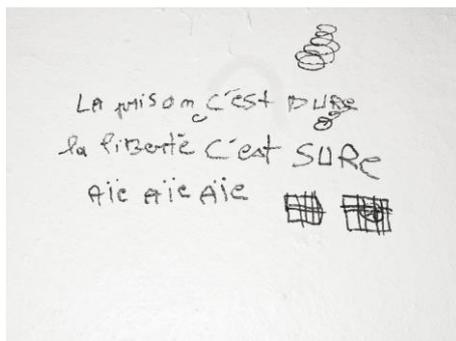
Dans ces bâtiments d'un autre âge, en parcourant ces graffitis, comment ne pas entendre l'écho des cris, des hurlements, des pleurs, des plaintes que me renvoyait ces murs glauques. Comment ne pas ressentir la rage dans ces pauvres mots « Ici, les rats te serrent la main, ils mangent mieux que nous », « subit, mais n'oublis pas » ?

Une phrase à laquelle je pense souvent et qui se passe de commentaire : « La prison c'est dure, mais la liberté c'est sûre, Aïe, Aïe ! ».

Cette misère humaine, elle était non seulement écrite sur les murs, mais aussi **accrochée** en l'air, suspendue aux barbelés. Les YOYOS, c'est le nom que les prisonniers donnent à un moyen de communication de cellule à cellule. Les plus connus sont les yoyos aériens. Ils servent à transporter des objets, des messages, mais aussi à échanger, à donner, à vendre...

Un yoyo comporte en fait deux parties : la première (bout de ficelle, drap découpé...) est lestée et expédiée comme une fronde. Idéalement le taulard "receveur" l'attrape : la communication est alors établie. Reste à faire circuler sur la deuxième partie du yoyo l'objet à expédier. Dans un sac, dans une bouteille en plastique, dans une chaussette... Ainsi, lorsque la gamelle du jour est trop pauvre et qu'il faut plonger dans les réserves, le contenu de certaines boîtes de conserve voyage en l'air. Rien de facile dans ces transmissions, car d'une cellule à l'autre, naturellement, on ne se voit pas. Tout est affaire d'adresse, dans l'envoi et la réception, surtout lorsque la communication ne s'établit pas entre deux cellules voisines, mais entre des cellules plus éloignées, parfois situées à des étages différents. Il y a des virtuoses du lancer et des maladroits perpétuels.

À la longue, sur les murs de la prison, les yoyos échoués forment d'étranges sculptures : un composé baroque de canettes, de boîtes, d'étoffes. On peut y voir des Piétas, des miséricordes, des drapés à l'antique, des corps écartelés... Tout au bout de la nuit, dans la mouise infinie des prisons, quelque chose s'est formée, une beauté improbable née de tous les abandons, de toutes les détresses. Balayés par la pluie, le vent, la poussière, pendant des années les yoyos gardent comme une trace d'espérance : les hommes qui les ont utilisés y ont mis une passion, une attente, un désir... Avec mon regard j'ai essayé de faire transparaître quelque chose... comme une lumière...



Bruno Paccard/

These prisons have been part of my surroundings for 30 years, I shot a series of pictures at night in the 90s. After their closing, I was commissioned by the municipal archives of Lyon to do a story.

My first contact with St Joseph and St Paul at the beginning of February 2012 was on a day after it had snowed all night. The yard was immaculate, a cottony silence enveloped the gray and dirty buildings, reinforcing the sense of oppression.

I surveyed the empty prisons for 3 months with a feeling that has never left me. Having difficulty breathing, I could never spend an entire day inside the walls, I needed to take a break.

Once, I stayed until nightfall. I had spent the afternoon in the cells shooting. Through the bars I could see blue sky and white clouds. And then, little by little the darkness came, the lights came on and I was suddenly taken with a terrible feeling, a mixture of grief and confusion, imagining myself being imprisoned here for years.

In these buildings from another era, browsing the graffiti, how can you not hear the echo of the cries, screams, tears, and complaints reflecting from these shabby walls? How can you not feel the rage in these poor words: "Here, rats shake your hand, they eat better than us", "endure, but don't forget".

A phrase that I often think and speaks for itself: "Prison is hard, but freedom is sure, Ouch, Ouch" !

This human misery that was not only written on the walls, but also hanged in the air, suspended on the barbwire. The YOYOS is the name that prisoners give a means of communication from cell to cell. The best known are air yoyos. They are used to carry objects, messages, but also to share, to give, to sell...

A yoyo actually has two parts: the first (piece of string, cut cloth...) is weighted and swung as a sling. Ideally the convict "catcher " grabs it and the communication is then established. Then, it remains to make the shipment travel on the second part of the yoyo. In a bag, in a plastic bottle or in a sock... So when the dish of the day is too poor and one must delve into the reserves, the content of some cans travel through the air. Nothing is easy about these transmissions because from one cell to another, you cannot see. Everything is a matter of skill, in the transmission and reception, especially when the communication is not established between two neighboring cells, but between more distant cells, sometimes located on different floors. There are virtuosos launchers and perpetual clumsy ones.

Over time, the yoyos stranded form strange sculptures on the walls of the prison: a baroque compound of cans, boxes, fabrics. Some look like pietas of mercies, draped like antique cloth, torn apart bodies... At the end of the night, in the infinite prison misery, something has formed an unlikely beauty born of all dropouts, out of all distress. Swept away by the rain, wind, dust, for years yoyos keep as a trace of hope: men who have used it have a passion, a longing, a desire... Through my eyes I tried to show through some thing ... like a light